

jamais filmées, il y a un plaisir de la chose nouvelle : on a l'impression que vous vous êtes amusé en filmant le golf...

J.-L. Godard. Certainement. Probablement que ça venait du fait qu'il y avait un endroit nouveau, et que ça se sentait, même si cela a été plutôt expédié, au tournage. J'avais demandé à Bernard Blier de jouer le rôle du golfeur et il a refusé ; il a dit : « *Je ne veux pas faire une panouille dans un film de Godard. Si je joue avec vous, je veux faire un grand rôle.* » Je lui ai dit : « *Il n'y a que des grands rôles, dans ce film, mais si c'est vous qui choisissez...* » Dans le golf, je sens que dans le parcours même, la marche, il doit y avoir quelque chose... mais ce qui est gênant, quand même, c'est que c'est toujours à Deauville ou des endroits comme ça. Je me souviens qu'au tennis, j'ai commencé comme tout le monde, en tapant contre un mur... Le golf, ça ne se fait pas comme ça, il faut être initié. De ce point de vue là, ce qu'ils appellent « la démocratisation du tennis » est quelque chose de bien ; quand j'ai commencé, c'était un sport pour les enfants de docteurs ou d'avocats, le foot c'était plus bas. Moi, je faisais les deux, ça venait du fait que je venais d'une petite ville où ça n'était pas connoté de la même façon.

Cahiers. Les scènes de l'avion sont une chose nouvelle dans vos films, comme un programme accompli systématiquement, jusqu'au bout : l'enregistrement, l'embarquement, le décollage, le repas, etc.

J.-L. Godard. J'avais beaucoup aimé dans le film de Jerry Lewis, *Smorgasbord*, les séquences de l'avion. Là, il y a l'idée d'un trajet, d'un parcours, pour que les gens s'y reconnaissent. C'est comme dans les romans picaresques, ou, pour employer un grand exemple, dans *Don Quichotte*. Et puis l'avion, c'est quelque chose que je connais bien, je le prends tous les quinze jours.

Ce que j'aime bien, c'est être en l'air. Il y a beaucoup de théories scientifiques qui disent que l'homme vient de l'espace, ce qui est une idée mi-religieuse, mi-scientifique, à laquelle je crois, après tout... Si j'ai du mal avec les terrestres, c'est probablement que je fais partie des extra-terrestres. Quand je dis ça à Anne-Marie Miéville, je n'arrive pas à ce qu'elle me considère comme un vrai extra-terrestre, qui a été mis sur la terre comme beaucoup d'autres mais qu'il faut découvrir, soit comme espion, soit comme fiction. C'est pour ça qu'il faut vivre sur cette terre-là, parce qu'en fait, on vient d'ailleurs. On me dit toujours que je suis dans la lune, alors... j'aime beaucoup les romans de science-fiction de Van Vogt, qui sont des romans de pensée, qui sont en général assez justes et qui ont un côté document. Effectivement, on regarde la vie terrestre et on en fait partie. Et puis, j'ai le sentiment d'être quand même un peu tout le temps à côté de mes souliers...

L'extra-terrestre et son double

Cahiers. Par rapport à votre personnage d'extra-terrestre, Villeret serait le double terrestre...



L'individu rame en l'air, laissant l'Homme indigné (Jacques Villeret et François Périer dans *Soigne ta droite*).

J.-L. Godard. C'était le double terrestre, oui, et le personnage principal, mais il s'est un peu refusé au film. Tous les autres ont donné le minimum ou le maximum qu'ils étaient d'accord de donner, mais bien. Avec les Mitsouko, on s'est fâchés un moment mais peu importe, entre eux ils se sont donnés, ils ne se sont pas refusés à la musique. J'avais demandé à Villeret d'amener ce que j'avais vu de lui quand il est seul en scène, c'était notre accord, et ça, il n'a pas voulu l'amener ; il était gêné physiquement, et il ne voulait pas donner de sa performance physique au film. Il était, disons, d'une certaine honnêteté professionnelle, mais il ne suivait pas, il ne voyait pas ce qu'il y avait avant, après, ou il n'essayait pas de l'imaginer. Je lui disais : « *Tiens, propose-moi quatre démarches* ». Comme un jongleur : tu l'engages parce qu'il sait jongler. Lui, il disait : « *Mais tu veux quoi ?* » Mais ça venait aussi des films qu'il tourne, du fait qu'il était en train d'abandonner son truc au théâtre, plutôt que de le poursuivre, comme Zouc, quitte à changer complètement. Zouc aussi est un peu arrivée dans une impasse, mais elle essaie de changer, Rufus aussi... Villeret, c'est un type très habile, en scène, à faire des tas de choses, mais là il a été paumé, il a vaguement senti qu'on était sur une recherche, mais il n'y a pas participé, même tout seul de son côté.

Cahiers. J'ai été très touché par ce qu'il a fait dans le film son côté « lutte contre la pesanteur ». Je le trouve très bien, émouvant.

J.-L. Godard. Oui, mais quel boulot ! La séquence à Trouville, on l'a refaite trois fois ! En général, avec mes films, si quelque chose ne va pas, ça se remarque immédiatement au niveau du cadre, ou de la photo ; il y a quelque chose qui cloche... Et puis tu finis par t'apercevoir que le plan n'a pas de tenue.

Cahiers. Mais l'acteur, il voit aussi ou non ? Il vient aux rushes ?

J.-L. Godard. L'acteur ne va pas voir.

Cahiers. Mais s'il venait, vous le laisseriez voir ?

J.-L. Godard. Mais on lui demande d'aller voir ! On lui dit : « *Je ne te force pas, si tu ne veux absolument pas, mais pense-y !* » Mais il ne veut pas y penser, il n'a pas d'éléments pour penser cette faiblesse.

Cahiers. Donc, quand vous partez retourner les plans, il n'y en a qu'un qui a vu, c'est vous.

J.-L. Godard. Ça se fait mécaniquement. On reprend ; alors, à force de taper sur le fer, il s'amollit un petit peu. Puis on dit : « *Bon, on a le minimum* ». Rufus a eu du mal, mais tu sentais qu'il essayait de donner le mieux qu'il pouvait ou ce qu'il savait à l'intérieur. Je lui disais : « *Fais trois sourires* », il m'en faisait trois pour que j'en choisisse un.

Cahiers. Mais c'est peut-être aussi parce qu'ils ont peur, ce n'est pas forcément un manque de générosité, non ?

J.-L. Godard. Eh bien, que Villeret amène sa peur, et qu'il y réfléchisse ! C'était ça, ce que je lui avais demandé, c'était ça, son rôle : amener sa peur. J'ai vu que je devais tout donner, comme fournir tous les dialogues dans une conversation, lancer toutes les balles au tennis, et lui attendait... si ça avait été du trapèze, je serais tombé régulièrement, lui ne m'aurait jamais rat-trapé... Ça se sent dans le film, c'est les scènes qui sont senties comme les plus intellectuelles... Les acteurs se protègent beaucoup, beaucoup trop... Tu leur dis : « *Il faudrait aller voir un film d'Harry*